

## TABLEAUX D'UNE EXPOSITION

Les tableaux noirs enfarinés des amphis de la Sorbonne, fourbus, blanchis sous le harnais, n'en pouvant plus, tel est le thème que s'est imposé le photographe Philippe Gronon, après avoir traqué les écritoires des grandes bibliothèques, de la Mazarine à la Vaticane.

Rectangles noirs, pièges aux alouettes d'une écriture absente, alternative à la page blanche, ils nous remettent en mémoire le carré noir sur fond blanc de Kazimir Malevitch qui s'expose comme une icône, pierre tombale des formes et des pigments. À l'autre extrémité du spectre, les houilles réfléchissantes de Pierre Soulages s'activent au contraire à les faire se mirer à leur surface. Les tableaux noirs de Gronon quant à eux n'enfouissent pas, ne reflètent pas. Ils ne sont plus que des trames usées, parcourus de vestiges écaillés, boursoflés, griffés, ternis, ciels d'hiver habités d'éraillures. En creux ou en relief? Les graffiti de Brassai semblent issus de la même obscurité plâtreuse, ténébreusement travaillés en profondeur.

Le sec et le poudreux y prédominent. On croit surprendre les bruits syncopés du télégraphe dans une pluie d'astéroïdes quand le Maître du Tableau y inscrit sa parole éphémère. Qu'y insère celui qui parle? Les noms propres, les nombres premiers qui lestent le langage, tout ce qui se propulse aux premières lignes de l'oubli. Nés de la poussière, ils n'ont qu'une hâte, retourner en poussière. Tout le reste n'est que vanité, les débris des mots anciens sont là qui le rappellent.

Paradoxalement, la bordure encourage le franchissement, souligne une capacité d'expansion. La vocation du tableau noir est d'occuper la totalité de l'espace qui l'entoure. Face à sa rectitude orthogonale, le regard doit disposer la courbure et les étagements de l'amphithéâtre dont il est le point focal. C'est de là-haut qu'il faut le regarder qui grandit sous la lentille, qui occupe tout le champ du téléobjectif.

Car c'est toujours depuis Sirius qu'on le contemple. Soulèvements géologiques, cassures des pénélaines, fissures où bute le bâton de craie. Cela encastre les plaines d'alluvions où dérivent les sépulcres blanchis de la calligraphie. Leurs sillons entrelacés sont des pistes-palimpsestes. Elles ont vu défiler, tatoués dans la profondeur de leur peau, couche après couche, des kilomètres d'écritures. On les efface. Leurs traces renaissent. À la queue-leu-leu dans leur Vallée des Ossements, les lettres, les syllabes, les phrases resurgissent, courbées sur le bâton du pèlerin, telles les pattes de mouches aux angles suraigus de Cy Twombly. C'est la danse de mort des alphabets, en route vers les C.Q.F.D. qui chantent, toujours définitifs, toujours recommandés.

Sur leur passage, les cloques creusées dans le talon des mots, les gerçures ouvertes, les ulcères qui bâillent en menus cratères. Oubliés ces lointains, l'infinie lassitude de la croûte terrestre, il ne reste qu'un document, un certificat de vétusté, qui désigne les rides d'une longue fatigue. Ces antiques panneaux poudrés de mots défunts perpétuent à la Sorbonne une Cour des Miracles des vocables éclopés.

Comme le disait Malevitch de son carré, on pourrait avancer que les tableaux noirs ne sont là que pour provoquer « le sentiment de l'absence de l'objet », un sentiment très

fort, enraciné dans le concret. Car, sans le détour par l'abstraction, refusant céder à cette volonté « d'expression pure sans représentation », ils demeurent terriblement, hypnotiquement terrestres. Un désir habite leur immensité désertique. Une soif inextinguible d'écriture.

Philippe Gronon, *Tableaux noirs de la Sorbonne*,  
Centre National de la Photographie, Bibliothèque de France.

**André Le Vot**